



HAL
open science

**Entre deux rives. Milosz, la Pologne et la Lituanie
(1916-1927) : une décennie d'efforts, de rêves et de
ruptures**

Julien Gueslin

► **To cite this version:**

Julien Gueslin. Entre deux rives. Milosz, la Pologne et la Lituanie (1916-1927) : une décennie d'efforts, de rêves et de ruptures. cahiers de l'association des amis de Milosz, 2018. hal-03001462

HAL Id: hal-03001462

<https://hal.science/hal-03001462>

Submitted on 12 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Entre deux rives.

Milosz, la Pologne et la Lituanie (1916-1927) :

une décennie d'efforts, de rêves et de ruptures.

« Deux Messianismes politiques » est le dernier essai politique de Milosz. Il ne l'a malheureusement pourtant jamais publié. Rédigé durant l'année 1927, l'essai fait référence dès le début à la réception en Pologne d'un article magistral de Milosz paru dans *Le Monde Slave* sur la question de Vilnius. Milosz évoque un article du grand journal polonais *Rzeczpospolita* (à l'époque, très proche des milieux conservateurs et nationalistes polonais) contre ses parents et lui-même, qu'il aurait commencé à traduire afin de dénoncer ces attaques jugées diffamatoires (en allant le « clouer au pilori non point entre deux larrons mais de deux ombres qui, pour n'avoir pas su mériter toute ma reconnaissance me paraissent dignes cependant de quelque respect »). Du fait « de l'incurable compassion que lui inspirent les mésaventures historiques de la Pologne » et par l'espoir de « voir le retour de ce pays si gravement menacé à la saine raison et au sentiment de réalité », il renoncera finalement à ce projet.

Malheureusement Milosz ne nous avait laissé ni de brouillon ni même de référence de cet article, qui semble l'avoir touché profondément¹. Nous avons pu retrouver cet article² en dépouillant systématiquement les collections numérisées³ du journal polonais en question sur la période 1926-1927. Daté du 22 octobre 1926 (n° 290, page 3), l'article anonyme s'intitule « Kim jest P. Oskar V. de Milosz (Rosenthal) ? » (Qui est Oskar...). Il est repris partiellement par un autre journal plus confidentiel (et antisémite) de Cracovie, *Hasłonarodowe*, dans son numéro du 1^{er} janvier 1927 (p. 4 : « Kim jest poseł litewski w Paryżu Milosz de Rosenthal ? » (Qui est l'envoyé lituanien à Paris...)⁴.

Les attaques contre Milosz sont effectivement violentes et personnelles, teintées d'un certain antisémitisme et d'une volonté de salir et détruire la réputation du diplomate lituanien, comme de l'intellectuel francophone : selon les mots de Milosz, on peut être tenté de « déployer au bout d'une paire de pincettes » « honteux libellé » et de lui accorder une valeur toute relative. Or pour l'historien, cette rhétorique, par sa violence et les mots choisis, est très précieuse pour comprendre le contexte dans lequel Milosz doit se débattre, contre lequel il doit combattre mais aussi se positionner personnellement. Ces textes nous permettent de mieux caractériser « cette intouchable solitude de l'étranger », la difficulté pour

¹ Voir O. V de L. Milosz, *Deux messianismes politiques...*, OC, t. 13, Paris, Éditions André Silvaire, 1990, qui rassemble ses principaux articles et conférences de l'époque, dont celui de 1926 sur Vilnius et donc le texte de cet essai non publié, ainsi qu'une notice d'A. Silvaire, p.250.

² LE TEXTE DES DEUX ARTICLES SE TROUVE À LA FIN DE CETTE COMMUNICATION.

³ Ces collections se trouvent sur le site : www.polona.pl, du fait de l'interface, il n'est malheureusement pas facile de faire un dépouillement chronologique ni de trouver immédiatement un numéro en question (le mieux est de mentionner le numéro du journal dans la recherche).

⁴ Nous remercions particulièrement M. Piotr Daszkiewicz, professeur à l'Académie polonaise des Sciences, pour son aide dans cette recherche.

ses contemporains à le classer, le catégoriser, ce qui peut susciter au minimum de l'indifférence, un sentiment de bizarrerie, et au pire de la répulsion et du rejet. Or dans une ère marquée par les nationalismes, dans des États-nations qui définissent et délimitent avec soin les territoires, les citoyennetés et les identités, qui contrôlent les flux matériels comme intellectuels, il devient difficile pour des individus, en particulier pour les intellectuels, écrivains ou artistes aux identités complexes, **de refuser de prendre position**, sans s'exposer à de violentes attaques de la part des milieux les plus extrémistes. C'est particulièrement le cas de Milosz, pris entre deux nationalismes, lui qui a choisi sa patrie du cœur, la Lituanie, celle de ses ancêtres, tout en voulant allier réalisme politique et proximité culturelle pour garder des liens étroits avec le monde polonais⁵. L'article de *Rzeczpospolita* va donc nous obliger à remonter dans le passé pour comprendre la situation si ambiguë de Milosz et le divorce politique et intellectuel établi avec une certaine partie de l'opinion polonaise.

En 1926, la république lituanienne, comme les autres États baltes (pour reprendre l'expression attribuée à Diogène) **ont** « prouvé... le mouvement en marchant » : alors que l'opinion occidentale était très sceptique à l'origine sur leur capacités (même en dehors d'un conflit armé) à survivre sur le long terme (d'où les réticences à les reconnaître initialement), les trois nouveaux États (malgré de grosses difficultés économiques) sont parvenus en quelques années à démontrer le contraire. Ils ont réussi à consolider leur existence et à commencer la reconstruction de leurs sociétés et économies, tout en maintenant une vie démocratique. Seule la Lituanie, au niveau de sa politique extérieure, reste dans une situation problématique. Six ans après le coup de force du général Zeligowski sur Vilnius en 1920 ayant permis à la Pologne de ravir la ville, trois ans après la décision des Alliés en mars 1923 de fixer les frontières orientales de la Pologne (avec les territoires donc conquis en 1920), la diplomatie lituanienne a bien du mal à obtenir un soutien politique lui permettant de rouvrir cette question, voire de maintenir sa politique visant à refuser toute reconnaissance de l'état de fait, le privant de sa capitale⁶. Comme le gouvernement polonais de l'époque n'est pas disposé au moindre compromis, aucune relation n'existe entre les deux États et les frontières sont fermées entre la Prusse orientale et la Lettonie, suscitant des complications sans fin pour les Occidentaux de passage.

L'heure est à l'affrontement entre deux nationalismes intransigeants. Diplomate lituanien, Milosz s'est bien sûr battu depuis 1920 à Paris, à Bruxelles ou à Genève (dans les rangs de la délégation lituanienne à la Société des Nations) pour faire triompher le point de vue lituanien. Il a cependant très tôt (dès 1918) tiré la sonnette d'alarme et attiré l'attention sur le danger mortel que courent les deux nations. Si, au côté des autres nations baltiques, elles ne font pas taire leurs

⁵ Voir J. Gueslin, « Une "illumination" politique ? ou comment Milosz est (re)devenu lituanien (1917-1918). À propos des textes inédits de *L'Affranchi* », *CAAM*, n° 53, 2014 et les synthèses : J. Buge, *Milosz en quête du divin*, Paris, Nizet, 1963, ou O. V. de L. *Milosz (1877-1939)*, Paris, Éditions André Silvaire, 1959.

⁶ Pour une histoire de la politique extérieure et de la situation intérieure troublée de la Lituanie d'alors, voir un bon résumé dans A. Eidintas, V. Zalyš etgt A. E. Senn, *Lithuania in European Politics. The Years of the First Republic*, New York, 1998 ; ou de manière plus détaillée, A. E. Senn, *The Great Powers, Lithuania and the Vilnius Question (1920-1928)*, Leiden, 1966 ; ou sur la politique française, ma thèse de doctorat : J. Gueslin, *La France et les « petits États » baltes : réalités baltes, perceptions françaises et ordre européen (1920-1932)*, thèse de doctorat sous la direction de M. le professeur Robert Frank, Université Paris I, 2004, p. 246, disponible en ligne sur : <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00126331/>.

différents, elles risquent de devenir les proies d'impérialismes allemand et russe renaissants⁷. Juste après avoir quitté ses fonctions de « chargé d'affaires » de Lituanie⁸, Milosz avait entrepris de répliquer une dernière fois à un article exposant dans *Le Monde slave*⁹ le point de vue polonais sur Vilnius¹⁰ : comme la plupart des publications et journaux français, cette dernière revue est très polonophile. Tout en évitant de s'engager dans des controverses trop politiques, elle publie les contributions de nombreux intellectuels polonais qui défendent la politique menée par leur pays en utilisant des arguments historiques et culturels. Milosz prépare à son tour une étude dont il semble très satisfait¹¹ et dont la rédaction du *Monde Slave* saluera « l'esprit de conciliation internationale et d'aspiration à une entente amicale » : l'étude, rédigée en novembre 1925, est finalement publiée en août 1926 sous le titre « Vilnius et la civilisation européenne »¹².

Pourquoi donc alors la réaction si vive d'une partie de l'opinion polonaise ? Après la naissance de quelques espoirs d'apaisement en 1924-1925, la situation s'est à nouveau dangereusement dégradée. En Pologne, le coup d'état du général Pilsudski vient de faire naître un régime autoritaire moins disposé à d'éventuelles négociations : c'est surtout un homme originaire de Vilnius, celui qui a inspiré secrètement le coup armé de 1920, qui revient au pouvoir et suscite toutes les craintes : ne risque-t-il pas de vouloir à nouveau s'engager dans un conflit armé au moindre incident frontalier et forcer la Lituanie à définitivement reconnaître la situation territoriale, voire l'absorber politiquement plus ou moins directement ? De son côté la Lituanie vient de signer un pacte de non-agression avec l'Union soviétique le 28 septembre 1926 : l'URSS respecte certes les engagements lituaniens vis-à-vis de la SDN mais affirme dans une note annexe [que](#) « la violation de fait des frontières lituaniennes accomplie contre la volonté de la nation lituanienne n'a pas ébranlé son attitude à l'égard de la souveraineté territoriale », définie par le traité de paix russo-lituanien du 12 juillet 1920, qui garantissait à la Lituanie la possession de Vilnius¹³. Beaucoup de diplomates s'inquiètent alors de voir Vilnius devenir un nouveau Sarajevo déclenchant un conflit polono-soviétique, chacun agissant par crainte de voir l'autre prendre une position hégémonique sur un territoire jugé stratégique. Mais il est clair cependant, au-delà de la nervosité existante, que

⁷ Voir les textes publiés dans le journal *L'Affranchi* (note 5).

⁸ La Lituanie avait été reconnue *de jure* le 14 décembre 1922 par la France mais la crise de Memel et le différend franco-lituanien retardèrent considérablement le processus : après la ratification de la convention sur le statut du territoire de Memel, il faudra attendre le printemps 1925 pour que Petras Klimas obtienne l'agrément du gouvernement français. Il devient ainsi formellement, selon l'expression usuelle de l'époque, le premier « ministre de Lituanie » en France (on parlerait aujourd'hui d'ambassadeur de Lituanie) mais après que Milosz [eut](#) occupé plus de cinq ans une fonction officieuse de représentant provisoire (sous différentes appellations) de la nouvelle république lituanienne.

⁹ Créée en 1917 par Ernest Denis, Paul Boyer, Louis Eisenmann et Etienne Fournol, cette revue s'était imposée comme une des publications françaises les plus réputées et sérieuses sur l'Europe centrale et orientale, avec la participation des historiens et slavistes français les plus réputés de l'époque. Après une interruption, sa publication avait repris en novembre 1924.

¹⁰ L. Wasilewski, « Wilno et la civilisation polonaise », *Le Monde slave*, septembre 1925 : cet article reprenait l'argumentaire et la vision historique polonais en faveur d'une ville ayant été depuis toujours « l'avant-garde de la civilisation polonaise ». Une autre étude détaillée sur l'histoire de l'union polono-lituanienne est également publiée en mai 1926.

¹¹ O. V. de L. Milosz, lettre à Jeanne Vogt du 27 novembre 1925, *Soixante-quinze lettres inédites et sept documents originaux*, Paris, Éditions André Silvaire, 1969.

¹² Cette étude est reproduite dans le tome 13 des *Œuvres complètes* de Milosz (voir note 1).

¹³ Texte complet de l'accord dans B. Kaslas, *La Lituanie et la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1981, p. 60 *sqq.*

c'est la personnalité et le parcours de Milosz qui posent problème : contrairement à ce qu'affirme la propagande polonaise d'alors, et même de manière isolée, il prouve par son engagement qu'il n'est pas absolument naturel pour un héritier d'une famille de la noblesse lituanienne de rallier la cause polonaise et de voir dans la Pologne l'héritier de l'État polono-lituanien, contrairement à la Lituanie de « Kovno » (Kaunas), qu'on a longtemps considérée du côté polonais comme un État artificiel, contrôlé par un petit nombre d'intellectuels manipulés par les propagandes russe ou allemande. De par sa vie en France, ses liens avec les milieux intellectuels et diplomatiques français, par son peu d'implication dans les méandres de la vie politique et économique de son pays, il ne peut être attaqué ou compromis par l'invocation de multiples affaires ou scandales ayant pu compromettre des personnalités lituaniennes (par exemple les négociations menées avec le gouvernement allemand en 1917-1919 (comme c'est le cas de Smetona ou Voldemaras) ou des affaires financières ou de corruption). Il est donc plus difficile de faire taire une voix comme celle de Milosz, qui est susceptible également de rencontrer un certain écho dans certains milieux polonais disposés à trouver un certain *modus vivendi* entre les deux pays.

Comme le dit l'auteur de l'article, « Si cela avait été écrit par un fanatique ou un fou né en territoire de Kaunas et élevé dans un climat de haine artificielle, cet article aurait pu ne pas être pris au sérieux. » Ce genre de vocabulaire est usuel à l'époque. On avait tenté à l'origine (en particulier après 1917) d'accréditer en Pologne l'idée d'un nationalisme lituanien artificiel. Puis, après 1919-1920, lorsqu'il a bien fallu reconnaître la réalité et la légitimité de l'État lituanien, d'autres arguments furent utilisés. La propagande polonaise chercha alors à condamner une exaltation lituanienne belliciste, dangereuse pour la paix européenne et donc prête à déclencher un conflit d'envergure pour obtenir satisfaction sur sa capitale. Or Milosz, dans son article, vient de retourner avec justesse cet argument en montrant, à l'inverse, que la reconnaissance des revendications lituaniennes et donc, pour lui, la victoire du « Droit » permettront justement de ramener le calme et de favoriser une stabilisation de l'Europe orientale.

L'auteur anonyme de l'article polonais va donc s'employer dans un second temps à rendre compte d'une enquête effectuée en Pologne sur les origines de Milosz. Il évoque l'arrivée de sa mère à Varsovie et son baptême en 1886 : il veut donc suggérer qu'il est un enfant juif illégitime, adopté seulement à sa majorité par son père Władysław, un « malade nerveux » mais dont les origines polonaises honorables (en particulier, la conduite du grand-père de Milosz lors de la révolte de 1830-1831) ne peuvent l'avoir conduit à inciter son fils à trahir la cause polonaise. Élevé dans le giron maternel, c'est donc logiquement « l'instinct » juif maternel (l'auteur note que la mère de Milosz ne parlait, ni n'écrivait polonais, mais un jargon juif) la haine de tout ce qui est polonais, qui, transmise, expliquerait, selon lui, la conduite de Milosz. Ces arguments antisémites et stigmatisants ont donc pour but finalement de chercher à nier à Milosz sa part d'identité polonaise, bref à acter définitivement le divorce séparant désormais le diplomate et l'écrivain de son milieu d'origine, en niant frontalement son lien à un monde polonais et en le basant sur une tromperie, au mieux une manipulation familiale. Malgré ces allégations, on notera cependant que le texte reproduit à la fin de notre article contient de nombreuses indications intéressantes sur la vie de Milosz, auxquelles on renverra le lecteur (son départ à Paris, la date de la mort de son père en 1906 en pleine révolution russe, la vente de l'héritage après, etc.).

Ce climat autour de Milosz n'est pas propre à un certain nationalisme polonais. On sait qu'en Lituanie, Milosz, sans avoir subi de telles attaques frontales, subit de nombreuses remarques et avanies. Le traumatisme de la perte de Vilnius aboutit dans certains milieux à suspecter tout ce qui se rapporte de près ou de loin à la Pologne. Dans sa lettre à Christian Gauss du 2 octobre 1924, il évoque sa situation devenue de plus en plus singulière où, en assumant à Paris la défense des intérêts de la jeune démocratie lituanienne, il a rompu tout lien avec la Pologne impérialiste. Mais les « grosses difficultés aplanies » (reconnaissance de la Lituanie et règlement de l'affaire de Memel), « on a beaucoup moins besoin de moi. On oublie donc ce que j'ai fait pour la jeune démocratie et l'on ne veut plus se souvenir que d'une seule chose, de ma naissance aristocratique au sein d'une vieille famille polonisée, un tantinet enjuivé, aussi »¹⁴.

Dès octobre 1922, dans une lettre au comte Prozor, Milosz évoquait ses difficultés grandissantes à mener une politique diplomatique conciliante face à l'intransigeance de certains ministres lituaniens refusant toute concession, même verbale. Signe que son action à Paris, incomprise et critiquée, devait être mise en rapport avec ses origines, il notait amèrement que le gouvernement ne confiait plus de postes qu'à des « Lituaniens lithuanisants »¹⁵.

On a voulu évoquer ce climat négatif pour mieux comprendre la difficulté de Milosz à se positionner, car beaucoup d'autres auraient été « broyés » physiquement ou intellectuellement. La correspondance de Milosz montre bien sa souffrance, entre maladie, abattement physique et intellectuel, son enfermement dans la solitude. Mais s'il tient, c'est que justement, dès les origines, son engagement politique et ses œuvres métaphysiques sont, comme l'avait bien montré Jacques Buge, deux aspects complémentaires d'une immense entreprise de réforme morale et spirituelle de l'humanité en vue de l'avènement d'une société nouvelle.

Contrairement à ce que veut affirmer l'article, Milosz n'a jamais été polonophobe, mais critique à l'égard d'une certaine dérive nationaliste polonaise à l'Est. À l'inverse, son engagement passionné pour la cause lituanienne repose certes d'un côté sur la volonté de revenir à ses origines, mais aussi de l'autre sur le lien indissociable entre défense de l'idée lituanienne et mise en place d'un ordre politique plus grand, permettant à « l'humanité » de progresser.

On sait que, jusqu'en 1917, Milosz n'a pas un grand intérêt pour le mouvement national lituanien. Dans une lettre à Christian Gauss, il évoque en 1904 « sa patrie la Pologne ». Les articles de *L'Affranchi* de 1917-1918 que nous avons publiés dans leur intégralité dans les *Cahiers* en 2014 sont particulièrement intéressants pour étudier son évolution intellectuelle. Même si, dès décembre 1917, il signe ses articles sous le pseudonyme de « L. de Labunowo, Lituanien », il écrit encore en mars 1918 des articles prenant la défense de la Pologne et de la Lituanie en les mettant sur le même plan, montrant l'influence de la grande génération des romantiques et exilés polonais de la première moitié du XIX^e siècle, Mickiewicz, Słowacki, Krasiński, Chopin, Norwid, tout en y joignant tous les souvenirs historiques liés aux relations franco-polonaises, Henri III, Stanislas Leszczyński, etc.¹⁶. Les ancêtres de Milosz ayant participé aux combats napoléoniens et de 1830 (« Mes ancêtres ont versé leur sang pour les deux France, celle de la Méditerranée et celle de la Baltique¹⁷ ») et ayant connu sans doute l'exil, le jeune Milosz a toujours baigné

¹⁴ O. V. de L. Milosz, *Lettres inédites à Christian Gauss*, Paris, Éditions André Silvaire, 1976.

¹⁵ O. V. de L. Milosz, « Lettres inédites à Greta et Maurice Prozor », *CAAM*, n° 8, 1972.

¹⁶ Voir dans *CAAM*, n° 53, 2014, l'article dans *L'Affranchi* de mars 1918 : « Pologne-Lituanie ».

¹⁷ *Ibid*, « Lituanie » (mai 1918).

dans cette culture historique. Il fait également un récit très précis des persécutions subies par les Polonais depuis 1863 (expropriations forcées à l'Ouest, conversions forcées à l'Est, mesures vexatoires contre la culture polonaise). Il enchaîne alors sur l'évocation de la Lituanie, « la calme et méditative patrie des poètes et des penseurs » qui n'avait même pas conservé, à la différence de Pologne, une place parmi « les hommes illustres ». Glorifiant la beauté de la nature lituanienne, de sa langue ancienne, l'antique royaume des « Grands-Prêtres blancs Krivou-Krivaïtis », les mots de Milosz à propos de la Lituanie sont emplis d'imaginaire, de rêverie et de poésie : si « sa tête » est encore un peu avec la Pologne, son cœur est lituanien. Il est bien sûr symptomatique que les noms de Mickiewicz et de Słowacki soient placés en symbole de cette proximité entre les deux nations. Pour Milosz, l'enthousiasme occidental pour Tolstoï ou Wagner les a trop relégués à l'arrière-plan. Il salue aussi le travail du fils de Mickiewicz et du poète Zaleski à la tête de la « bibliothèque polonaise de l'île Saint-Louis »¹⁸.

A partir de 1916, à la suite de sa crise spirituelle, ses contacts avec René Schwaller et un petit groupe qui va se structurer autour de *L'Affranchi*, Milosz a pris conscience de la nécessité de s'engager en faveur d'une société nouvelle respectant le droit de chacun et de chaque peuple, mais hiérarchisé selon la valeur morale et intellectuelle de chaque peuple.

Dès cette époque, certains milieux évoquent l'idée d'une Société des Nations défendant la paix, elle-même basée sur d'éventuels « États-Unis d'Europe » et sur des alliances régionales garantissant l'équilibre européen¹⁹. Il y a bien sûr là encore la volonté chez Milosz de se nourrir de l'esprit de son temps, ceux des milieux favorables à l'esprit de Genève²⁰, le lieu où va se réunir la SDN, comme les préoccupations nourries au Quai d'Orsay de trouver de « nouvelles alliances de l'Est » permettant de se prémunir contre toute nouvelle tentative d'hégémonie allemande ou russe. Enfin il est clair que la profonde déception de Milosz de ne pas avoir vu son talent reconnu à sa juste valeur aboutit également à une projection sur la Pologne et la Lituanie, dont la place toute spéciale pour lui n'a pas été reconnue à sa juste valeur :

La grande caractéristique de notre époque peut se résumer en quelques mots : personne, dans notre société, n'occupe la place à laquelle le désigne sa valeur individuelle. L'argent ayant cessé d'être un moyen pour devenir une fin, l'habileté, cette qualité secondaire et toujours un peu suspecte qui, dans un monde basé sur le principe de la hiérarchie, ne serait que l'humble servante de la sagesse, usurpe la première place [...].

[...] Toute notre force, à nous adversaires de la plus formidable coalition militaire que le monde ait jamais vue, réside dans la noblesse de l'idéal que nous défendons. Nous luttons pour la justice, la fraternité, la liberté et, par-dessus tout, pour une Société des Nations, c'est-à-dire pour l'Unité, âme de l'Univers, vérité suprême de cette vie. Quoi qu'il advienne, nous aurons la justice, la fraternité et la liberté éternelles pour nous ; les trois puissances spirituelles qui font la force véritable de l'homme, qui garantissent un avenir de paix et de labeur à la civilisation. Nous sommes invincibles, parce que, bien au-dessus des drapeaux de nos patries alliées, l'Esprit a déployé sa sainte bannière.

La protection des faibles et des opprimés, le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes, la justice, la liberté, la Ligue des Nations, premier pas vers les États-Unis de l'Europe ? mais

¹⁸ Voir note 16 (« Pologne-Lituanie », op.cit.)

¹⁹ « Le droit des peuples d'un point de vue polono-lituanien », *L'Affranchi*, avril 1918.

²⁰ J.-M. Guieu, *Le Rameau et le glaive. Les militants français pour la Société des Nations*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008.

quel est l'homme conscient qui ne donnerait sa vie pour hâter seulement d'un jour la réalisation de cet idéal évangélique²¹ ?

Il y a donc une question polono-lituanienne pour Milosz car il y a une communauté géopolitique, historique, pour tout dire une mission spéciale confiée à deux nations qui sont toujours pour lui dans le Nord les seuls et vrais amis de la France, avec leur haute culture, leur l'esprit chevaleresque et des boucliers résistant à l'Est contre « la barbarie moscovite de l'époque » et l'impérialisme prussien.

On comprend donc que la rupture avec la Pologne qui s'opère au printemps 1918 ne signifie pas le rejet d'un pays, d'une culture ou d'une civilisation, mais le sentiment chez Milosz de voir trahir un idéal, un messianisme dévoyé où la Pologne se croit assigné un rôle divin. Le point de vue polono-lituanien s'efface : le titre de son article de mai 1918 (« Lituanie »), dans sa sobriété, résonne d'autant plus. « À la première lueur de sa liberté », la Pologne ne doit pas se tourner contre celle qui a partagé son « long martyr », ni entrer en contradiction avec les principes qui lui ont permis de ressusciter.

C'est en effet à cette époque que la France puis les autres puissances occidentales vont commencer à reconnaître l'indépendance polonaise mais en ayant l'arrière-pensée de la rendre aussi forte que possible, donc en validant parfois sans grand examen l'idée d'une Pologne revenue à ses frontières de 1772 qui engloberait Lituaniens, Biélorusses ou Ukrainiens²².

Au milieu des années vingt, et malgré un engagement total qui l'a épuisé, Milosz doit constater l'échec de ses efforts, à la fois pour défendre l'État et la nation lituaniennes, mais aussi trouver un chemin étroit pour réconcilier les deux peuples. Milosz pouvait évoquer à l'origine, lors de sa conférence du 21 juin 1919 à la Société de Géographie²³, un « malentendu » avec celle qu'il considérait comme « un allié naturel ». Il pouvait croire possible une réconciliation et, comme on l'a vu au début de cette intervention, réclamer de verser à la Pologne « le tribut dû aux seuls nobles, aux seuls grands : faisons-lui entendre une parole de vérité »²⁴. Il le paiera très cher. Comme il le dit à Jeanne Vogt (en 1924), il se voit « plus que jamais éloigné de ce but (une solution honnête et logique des problèmes qui forment son litige interminable avec la Pologne) pourtant très simple... pour dire le vrai, tout le contraire de ce que je rêvais... arrive... »²⁵.

Les efforts constants pour tenter de rapprocher les points de vue et présenter aux diplomates français la politique lituanienne sous un jour optimiste et confiant n'aboutiront qu'à le marginaliser, et à Kaunas, où on se refuse de plus en plus à rentrer dans la nuance, et à Paris, où on constate les trop grandes contradictions entre les informations venant de Lituanie et de Pologne et les présentations faites par Milosz. En 1925, lorsqu'il reçoit pour la première fois Petras Klimas, nouveau ministre de Lituanie et successeur de Milosz, un diplomate français oppose de

²¹ « Le droit des peuples... » et « Lituanie », art. cit.

²² G. de Castelbajac, « La France et la question polonaise (1914-1918) », dans G. H. Soutou (dir.), *Recherches sur la France et le problème des nationalités pendant la Première Guerre Mondiale (Pologne, Lituanie, Ukraine)*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 1995.

²³ Voir le texte publié dans le t. 13 des *Œuvres complètes* de Milosz, sous le titre « Les relations actuelles entre la Lituanie et la Pologne », p. 94.

²⁴ « Lituanie », art. cit.

²⁵ O. V. de L. Milosz, lettre du 6 octobre 1924, *Soixante-quinze lettres inédites...*, op. cit.

manière terrible Milosz lituanisant et dilettante à Klimas « véritable Lituanien » et bon technicien²⁶.

La solitude de Milosz est enracinée dans sa quête spirituelle d'une Humanité nouvelle rejetant le vieux monde et ses défauts. Certes il n'a jamais idéalisé son activité politique mais il l'a au contraire subordonné à ses ambitions mystiques. Dans l'atmosphère troublée de l'Europe orientale d'alors, il se refuse à se soumettre à la loi absolue des nationalismes, à prendre parti, donc à succomber à un manichéisme univoque. Loin d'être un idéaliste incapable de comprendre les réalités politiques de l'époque, Milosz les a au contraire trop bien comprises. Mais, dès le début, dans son esprit, sa foi et sa quête de mystique ne peuvent que prévaloir face à des réalités jugées passagères qui vont l'accabler. Il ne verra pas son monde s'engloutir dans un nouveau conflit mondial ni certaines de ses analyses trop lucides se confirmer, mais il aurait eu la satisfaction de voir que, loin d'être chimérique, son rêve d'une Europe unie, et en particulier de la fin des rivalités absurdes entre nations d'Europe centrale et orientale, a pu trouver une certaine traduction un peu plus tard.

Julien Gueslin

Chercheur associé UMR SIRICE (Université Paris I Panthéon-Sorbonne)
et EA Arche (Strasbourg)
Conservateur à la BNU de Strasbourg

²⁶ J. Gueslin, « Entre deux mondes. Oscar Milosz, croisades politiques et dilemmes d'un homme de lettres (1916-1925) », dans L. Badel, S. Jeannesson et R. Meltz, *Les écrivains-diplomates. Pratiques, sociabilités, influences (XIX^e-XXI^e siècles)*, Actes du Colloque de Paris-La Courneuve (M. A. E.) de 12-14 mai 2011, Paris, Armand Colin, 2012.